

CORPS ET ÂMES

EXPOSITION
À LA BOURSE
DE COMMERCE,
DU 5 MARS
AU 25 AOÛT



« Was ist gewesen, vorbei » (2014), de Georg Baselitz. JOCHEN LITTKEMANN (BERLIN)/GEORG BASELITZ 2024

LUMIÈRES NOIRES

Dans la préface du catalogue de l'exposition « Corps et âmes », qui présente à la Bourse de commerce, sous le commissariat d'Emma Lavigne, environ 125 œuvres (peintures, sculptures, dessins, photos et vidéos) d'une quarantaine d'artistes – dont une forte proportion d'Afro-Américains – de sa collection, François Pinault émet le souhait « que les visiteurs puissent connaître les mêmes émotions que celles qu'il a ressenties au contact de ces œuvres ». « Emotions », le mot n'est plus si fréquent dans le langage para-artistique, et spécialement lorsqu'il touche à la production contemporaine. Il était pourtant d'usage courant jadis, surtout depuis une conférence donnée en 1668 par Charles Le Brun devant l'Académie royale de peinture et de sculpture, sur l'expression des passions que peut refléter un visage.

On en a une démonstration ici, mais dans un contexte plus politique : ces corps posent bien d'autres questions que celles soulevées par Le Brun, et s'il peut s'agir de « mélancolie », de « colère », de « frayeur » parfois, plus que de « rire » ou de « joie », qui sont parmi les vingt-trois passions humaines répertoriées par l'académicien, c'est qu'ils s'inscrivent pour bon nombre d'œuvres dans un contexte historique précis – celui de la lutte pour les droits civiques des Noirs américains –, ou plus largement de la colonisation, de l'esclavage, du racisme. D'autres sont plus intimes, qui traitent du vieillissement du corps, le sien dans le cas de Baselitz dont les huit tableaux monumentaux de la série « Avignon », exposés pour la première fois à la Biennale de Venise de 2015, sont montrés de nouveau ici, ou celui d'un proche, comme le père de Miriam Cahn auquel elle a consacré un vaste ensemble.

Ces deux-là bénéficient de salles spécifiques, mais la majorité de l'exposition fonctionne plutôt comme une gigantes-

que chorégraphie – la musique y est également très présente –, où les œuvres des uns répondent ou dialoguent avec celles des autres : « Il y a des correspondances entre les artistes », dit Emma Lavigne. Comme une danse, comme une ronde... Ce sont parfois des artistes qui ont travaillé ensemble, comme David Hammons quand il faisait des performances avec Senga Nengudi, qui est également danseuse, au sein d'un groupe qui s'appelait The Zoo. Ce sont des artistes qui, aussi, redonnent au corps tout son potentiel. Leur déracinement, ils le surmontent par leur corps. »

« Dessiner est une danse », selon la plasticienne Kara Walker, mais une danse sauvage dans son cas : inspirée par un discours prononcé par Barack Obama en 2008 – « A More Perfect Union » (« une union plus parfaite »), autrement nommé « race speech » (« discours sur la race »), où celui qui allait devenir président des États-Unis évoquait tant son histoire familiale que le passé esclavagiste et raciste de son pays –, Walker l'a représenté debout à son pupitre, mais entouré d'une sarabande infernale peuplée de membres du Ku Klux Klan, ponctuée

de meurtres et de viols dont les victimes sont noires. Exposé à Newark (New Jersey) en 2012, le dessin fut censuré à la demande notamment d'Afro-Américains, heurtés par tant de violence. Celle-ci fut pourtant réelle, et Kara Walker a réalisé là son *Guernica*. ■

HARRY BELLET

« Corps et âmes », Bourse de commerce-Pinault Collection, 2, rue de Viarmes, Paris 1^{er}. Jusqu'au 25 août. De 10 € à 15 €. Pinaultcollection.com

CE DOSSIER A ÉTÉ RÉALISÉ DANS LE CADRE D'UN PARTENARIAT AVEC LA BOURSE DE COMMERCE-PINAULT COLLECTION.

FACE À L'HISTOIRE COLLECTIVE

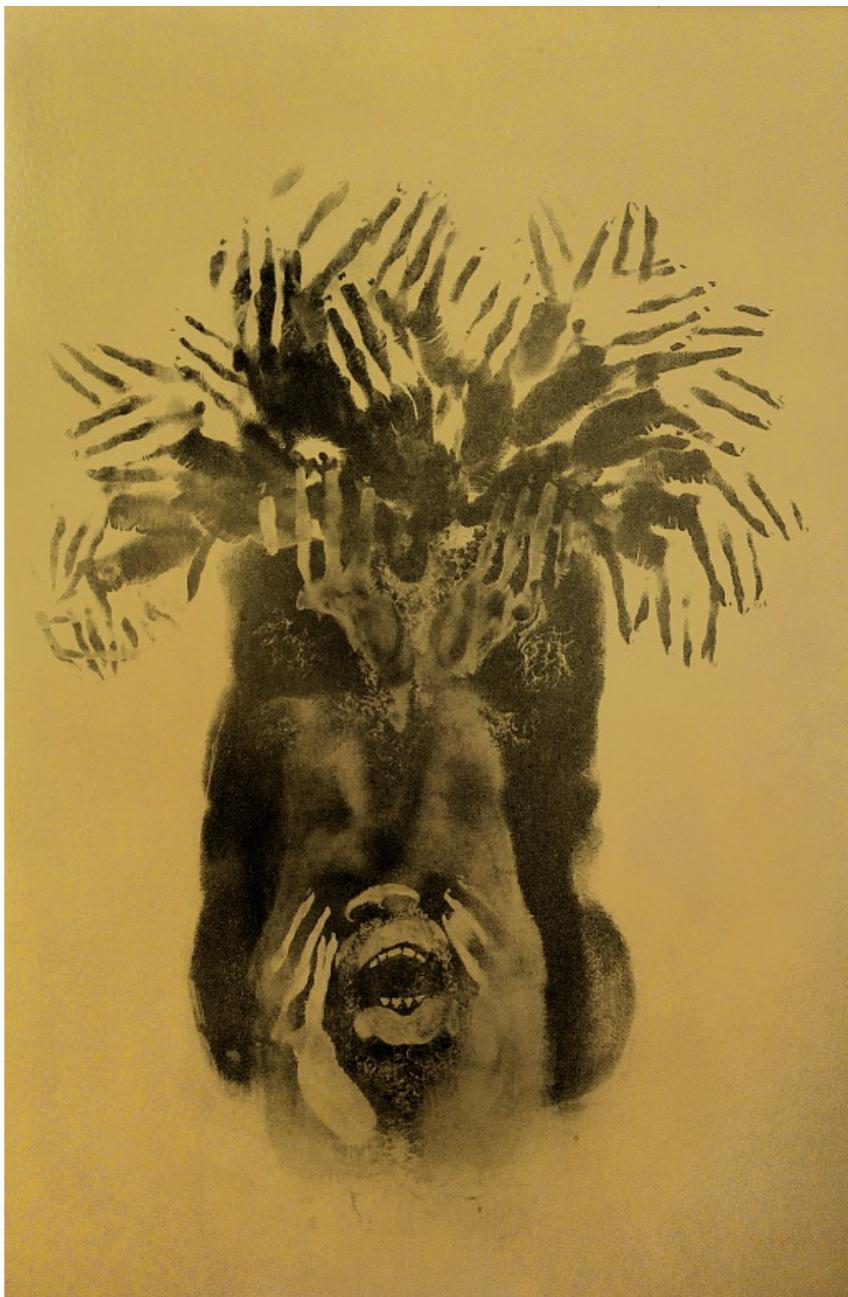
Les 41 artistes présentés exposent de façon crue les blessures liées au passé colonial, à l'esclavage et au racisme, qui se mêlent à la souffrance intime

L'une des œuvres les plus anciennes de « Corps et âmes » est aussi l'une des plus célèbres : *Noire et blanche*, photographie de Man Ray de 1926. La modèle Kiki de Montparnasse, allongée, son visage stylisé par le maquillage, ses cheveux noirs luisants, tient d'une main un petit masque africain, sans doute ivoirien, dont la patine est aussi sombre et brillante que ses cheveux. L'œuvre fut d'abord publiée dans *Vogue* sous le titre *Visage de nacre et masque d'ébène* avant de se voir débarrasser de l'allusion désastreuse au bois d'ébène et donc à la traite négrière. L'image est célébrée d'habitude pour sa composition équilibrée et son érotisme élégant. Mais il est aussi juste d'y voir l'une des icônes de ce qui s'appelait alors à Paris la « mode nègre », laquelle célébrait avec la même ardeur Joséphine Baker, l'empire colonial français et la grâce d'une statuaire qui n'était appréciée que pour ses qualités plastiques, sans aucune considération ni de son sens originel ni des conditions de son déplacement en Europe.

Une étrange tension

Selon le regard qu'on lui porte, *Noire et blanche* est ainsi soit un hymne à la beauté, soit le signe d'une histoire tragique. A quelques pas du Man Ray est accrochée une sculpture de l'Américaine Sherrie Levine, en bronze doré du plus bel effet, *Body Mask*. De loin, on croirait voir le buste nu d'une femme enceinte. Mais c'est un masque corporel de fécondité propre au peuple makondé (Tanzanie et Mozambique), un type de pièce très recherché par les collectionneurs. En convertissant le bois en bronze luxueux, Levine suggère que ce masque rituel n'est plus qu'un objet d'art coûteux. Se contenter d'admirer ses volumes et sa matière, ce serait manquer l'essentiel de ce que signifie l'œuvre.

Grâce à ces œuvres lourdes de sous-entendus, et de bien d'autres aussi denses – il y en a en tout une centaine, de 41 artistes –, « Corps et âmes » est la plus intellectuelle-



« A Cry from the Inside » (1969), de David Hammons. DAVID HAMMONS/ADAGP

LE DÉTOURNEMENT IRONIQUE EST L'ARME DE SHERRIE LEVINE, COMME CELLE DE GEORGES ADÉAGBO ET DE DAVID HAMMONS

ment intrigante des expositions que l'on ait vue en ces lieux, à l'exception de l'inaugurale. Elle occupe toute la Bourse de commerce, à la rondeur enveloppante et rassurante. Or les pièces qui la composent n'ont rien de rassurant – euphémisme. Ainsi une

étrange tension s'établit-elle entre l'architecture et ce qu'elle contient, qui naît dès l'entrée : sous la coupole aux belles proportions, dans le cercle de béton harmonieux de Tadao Ando, se succèdent les images de la vidéo d'Arthur Jafa *Love is the Message, the Message is Death*, montage syncopé d'images de la vie des Afro-Américains, des stars de la musique aux crimes policiers, de Miles Davis à Malcolm X. Et elle se maintient jusqu'à la dernière salle, où les huit immenses corps masculins, vieux et presque décharnés, peints par Georg Baselitz sur fond noir, sont suspendus face à face. Il faut marcher entre eux, entrer dans leur danse macabre. Lors de sa première présentation, à la Biennale de Venise en 2015, cette suite, intitulée *Avignon*, a frappé par son ampleur. Aujourd'hui, dans un espace étroit que l'artiste a voulu sombre, elle impose son angoisse de la mort.

« Ritual: gehen'catwalk (unklar) » (2002), de Miriam Cahn. FRANÇOIS DOURY/MIRIAM CAHN



Entre ces deux œuvres, l'accrochage rapproche et oppose deux types de créations. Les uns agissent par le saisissement et le choc. Les autres usent de l'ironie cryptée et du détournement, dont les effets sont moins immédiats. Mais toutes ont un point commun, que le titre ne suggère pas : « Corps et âmes » a pour sujet l'histoire. L'histoire collective : celle de la sujétion coloniale des peuples du Sud à ceux du Nord, de l'esclavage et de la ségrégation, et de la lutte jamais finie contre les racismes. Et, entremêlées à celle-ci et lui faisant écho, des histoires individuelles qui parlent pour la plupart de douleurs intimes.

L'expressionnisme est l'un des modes opératoires : celui de Jafa et de Baselitz donc. Le terme vaut autant pour l'installation de peintures de Miriam Cahn, nommée *RITUAL*, qui occupe une salle entière. Ce rituel est celui du deuil de son père. Nus et visages,

ARTHUR JAJA, STRESS ET SYNCOPES DE LA « BLACKNESS »

L'icône de l'art afro-américain présente trois films coup de poing, avec, au centre de ses œuvres, la musique noire

Je veux faire un cinéma qui contiendrait toute la puissance, la beauté et le désespoir de la musique noire», clame Arthur Jafa. Icône de l'art afro-américain, à l'instar du peintre Kerry James Marshall et du cinéaste John Akomfrah dont il est proche, il en fait la démonstration à chacun de ses films. Façon coup de poing, il y évoque la violence des Etats-Unis d'hier et d'aujourd'hui, et surtout la résistance du peuple noir, sur des bandes-son de Jimi Hendrix, de Miles Davis, de Beyoncé ou de disco underground. « Je suis persuadé que la musique noire a eu plus d'impact sur la société qu'aucun geste politique, assure le plasticien, formé au cinéma aux côtés de Spike Lee avant de séduire le monde de l'art. Elle a transformé la relation des gens à l'espace, à leur propre corps, leur façon de se lier les uns aux autres. »

Plus que d'accompagner chacun de ses films, cette musique noire les porte, les emporte, les traverse. A commencer

par *Love Is the Message, the Message Is Death*, l'un des trois films programmés à la Bourse de commerce. Rythmées par le flow de Kanye West et sa chanson *Ultra-light Beam*, ces images projetées en majesté dans la rotonde cristallisent la colère d'un peuple : sept minutes alternant des archives enflammées par Martin Luther King, Barack Obama, Angela Davis ou Michael Jordan, avec des scènes de danse, de combat et d'arrestations violentes de citoyens noirs.

Réalisée en 2016, cette œuvre est devenue en un éclair une référence essentielle pour le mouvement Black Lives Matter. Mais, avertit l'artiste sexagénaire, « j'essaie de produire des œuvres qui soient plus intéressantes que de simples manifestes politiques, qui soient ouvertes à l'interprétation. J'aime leur laisser une fin ouverte, car l'identité noire est une fin ouverte. Une de mes ambitions, c'est de réaliser quelque chose de puissant et de direct, qui puisse faire

tomber à genoux un chrétien, un musulman, comme un bouddhiste ».

Montage saccadé, intuitif, flash... Arthur Jafa mixe les images sans chercher de continuum, en multipliant les ruptures. Une musicalité tout en syncopes qui fait écho, à ses yeux, à l'histoire de son peuple. « Du fait de l'esclavage, dans notre être même d'Africains-Américains, il y a une discontinuité, une déconnexion, une instabilité : c'est l'essence même de la "blackness", analyse-t-il. Nous, les Noirs, sommes en stress post-traumatique constant. Nous sommes surdéterminés par cette blessure ; elle nous crée et définit qui nous sommes : alors il nous incombe de l'analyser. Ce qui génère à la fois beaucoup de beauté et beaucoup d'angoisse. »

Un monde à son point de bascule

Ce trauma perpétuellement renouvelé est au cœur d'un autre film projeté à la Bourse de commerce, *AGHDRA* (2021). Lui aussi a fait le tour du monde des

musées. Il immerge le visiteur dans un océan noir, magmatique, qui se concasse en vagues incessantes. Une image de désespoir, que peinent à briser les voix soul s'élevant de cette masse de nuit, hantée par les fantômes des victimes du commerce triangulaire.

Intitulé *akingdoncomethas* (2018), le troisième opus convoque, lui, le souvenir des incendies qui ont frappé la Californie dans les années 2010. Porté par la voix d'Aretha Franklin et les chœurs d'églises messianiques, cet essai filmique offre cent cinq minutes d'une vision apocalyptique : on y voit la ville de Los Angeles, où vit Jafa, rongée par les flammes sous un soleil en fusion. Un monde à son point de bascule.

Tout au long de la saison, la programmation live de la Bourse de commerce fait écho à ces films. Une carte blanche à la faveur de laquelle Jafa invite la chorale congolaise Kingdom Molongi à s'associer au compositeur électro Low Jack, et

propose un hommage en deux soirées à l'une de ses références, la compositrice expérimentale Maryanne Amacher, qui a repoussé les limites de la fréquence audible. « Pour Arthur Jafa, la prééminence des arts immatériels – musique, danse, art oratoire – dans la culture africaine-américaine par rapport aux arts matériels – peinture, architecture, sculpture – est due au fait que les premiers ont pu survivre au "passage du milieu", nichés dans l'âme des déportés, quand ceux-ci ont dû abandonner les seconds sur les rives du continent africain », analyse le journaliste et commissaire d'exposition Vincent Bessières dans un texte à paraître dans le catalogue *Body and Soul*. « Peu disposée à encourager le culte des images, l'Eglise évangélique, dans laquelle la communauté noire a trouvé un refuge, a permis, selon le vidéaste, à une expressivité des voix et des corps qui lui appartient en propre de s'épanouir. » ■

EMMANUELLE LEQUEUX

« LE CORPS, SISMOGRAPHE D'UN ÉTAT D'ÂME »

ENTRETIEN | Emma Lavigne, conservatrice de la collection Pinault et commissaire de l'exposition, explique ses choix



« Noire et blanche » (1926), de Man Ray. TELIMAGE/MAN RAY TRUST/ADAGP

parfois diaphanes jusqu'au spectral, vont vers la disparition. Les orbites sont déjà vides pour certaines. La fraîcheur des couleurs accentue le malaise. La référence stylistique au début du XX^e siècle, à Kirchner (1880-1938) et à Nolde (1867-1956), est flagrante. Elle transparait dans le grand tableau de Michael Armitage montrant à la manière de Kokoschka (1886-1980) un groupe de musiciens dans une décharge : celle de Dandora (Kenya), près de Nairobi. Des ordures brûlent dans le fond, un chien mord un homme au premier plan, mais les musiciens jouent quand même. Marlene Dumas peint en grand format et à grands gestes visibles un homme noir aux yeux bandés, une femme enceinte nue sur fond sanglant et un homme nu de face se dressant comme un revenant, toile de 2017 qui répond aux Baselitz. Une autre montre une tombe noire couverte de fleurs blanches et roses : celle de la mère de l'artiste.

Peu d'espoir

A cet usage tragique de la peinture répond un autre, moins direct. Quand Gideon Appah fait surgir des baigneuses aux corps bleus qui seraient nues s'il ne leur ajoutait des slips d'une blancheur crue, quand il teinte de rose la plage ou le ciel, il se saisit des motifs et du chromatisme de Gauguin en Océanie et se souvient autant de Matisse. Les questions de la fabrication de l'exotisme et du regret d'un paradis perdu sont donc posées – et donc celles des mythes dont vit toujours le tourisme international. Kerry James Marshall, qui est l'un des artistes majeurs d'aujourd'hui, agit sur d'autres références classiques : la *Vénus à son miroir*, de Velazquez, et l'*Olympia* de Manet pour ses nus. Dans *Beauty Examined*, *La Leçon*

d'anatomie du docteur Tulp devient la dissection de Saartjie Baartman, surnommée la « Vénus hottentote », exhibée comme une curiosité en Europe au début du XIX^e siècle, prostituée à Londres et présentée comme la preuve de l'animalité des Africains. Les autoportraits photographiques de Zanele Muholi et de LaToya Ruby Frazier traitent par la dérision les stéréotypes habituels de représentation de la femme noire. Le détournement ironique est l'arme de Levine, on l'a dit, comme celle de Georges Adéagbo – qui réunit primitivisme et commerce suisse de luxe en une installation allégorique – et de David Hammons, avec ses tressages de chambre à air façon dreadlocks et ses autoportraits obtenus par empreinte de son corps ou de son visage sur le papier. Ils répondent au portrait que Richard Avedon (1923-2004) fit en 1963, en Louisiane, du vieux William Casby, né esclave.

Rares sont les œuvres qui maintiennent un peu d'espoir. L'une d'elles est une photographie de quatre mains s'entrecroissant de Claude Cahun (1894-1954), dont une d'une mannequin noire et une autre de poupée. Une deuxième est, sur la même idée, signée LaToya Ruby Frazier, mains blanches et noires, féminines et masculines, entrecroisées. Et sur la troisième les images rappellent qu'en 1970 la chorégraphe Anna Halprin (1920-2021) conçut *Ceremony of Us*, où des corps blancs et noirs étaient réunis et se touchaient. A cette date, c'était une nouveauté, et la performance fit scandale. ■

PHILIPPE DAGEN

« Corps et âmes ». Bourse de commerce-Pinault Collection, 2, rue de Viarmes, Paris 1^{er}. Jusqu'au 25 août. De 10 € à 15 €. Pinaultcollection.com

Emma Lavigne, directrice générale et conservatrice de la collection Pinault, a choisi des artistes qui ont représenté, à travers leur peinture des corps, non pas une seule personne, mais la condition humaine dans son ensemble.

Pourquoi le corps ?

Il est omniprésent dans l'histoire de l'art, mais a été souvent évacué par de nombreux mouvements d'avant-garde ou de la scène de l'art contemporain. Or, le corps est très représenté dans la collection Pinault : à peu près la moitié du fonds est constituée d'œuvres en rapport au corps sous toutes ses formes, jusqu'au portrait.

Et l'âme ?

Dans le corpus d'œuvres que je viens d'évoquer, j'ai sélectionné celles où le corps se fait une sorte de sismographe d'un état d'âme. Si on prend le cas de David Hammons, qui a été très marqué par certains travaux d'Yves Klein, les anthropométries notamment, il ne s'agit pas tant de figurer le corps par les moyens de la peinture que d'en relever l'empreinte. C'est son corps, parfois enduit de graisse, qui va déposer quelque chose sur un support. On peut appeler ça une aura, l'âme, la conscience... Il y a chez certains artistes quelque chose qui dépasse la représentation du corps, qui pourtant est là, dans sa physiologie, ses flux, ses énergies.

Comme chez Baselitz, dont vous exposez « Avignon », la série monumentale montrée à la Biennale de Venise de 2015 ?

Oui, chez lui on est face à une série de questions : est-ce qu'on est devant des corps fictifs ou bien les dernières énergies du corps vieillissant de l'artiste, quand on est confronté à ces formats immenses où la peinture, gicle, coule, comme des sécrétions de son propre corps, des espèces de flux de peinture qui devient comme le sang, la lymphe, des matières presque vivantes ? Baselitz convoque aussi toute l'histoire de l'art, depuis Cranach à Picasso en passant par Munch ou Egon Schiele. On est là dans quelque chose qui dépasse la représentation.

Est-ce que Miriam Cahn tente la même chose, en représentant des corps proches

Oui, on sent qu'elle observe mais que, tout à coup, les flux du corps se mélangent à ceux de la peinture, dans une sorte d'improvisation, une façon de se laisser emporter par ce que la couleur vient lui dicter, surtout dans les chairs où elle joue des différentes teintes d'incarnat. Ce sont des corps, mais qui représentent moins une personne que quelque chose d'immatériel ou de collectif, moins quelque chose que l'humain dans son ensemble. On retrouve la même sensation dans les tableaux de Lynette Yiadom-Boakye, qui invente des personnages : à travers un corps, il y a une collectivité. Ou dans les sculptures pourtant hyperréalistes de Duane Hanson : il y en a deux, l'une, son autoportrait en artiste blasé, qui semble se demander ce qu'on peut bien créer dans un monde en plein bouleversement, et le *Housepainter I*, un peintre en bâtiment qui, contrairement à ce qu'on pourrait penser, n'est pas le modelage d'une personne en particulier mais de plusieurs, qu'il recompose.

« LA QUESTION DU COLLECTIF EST MAJEURE DANS "CORPS ET ÂMES", MAIS AUSSI CELLE DU TACTILE »

de l'ectoplasme, à une époque où son père est mourant ?

Miriam a aussi peint la violence, le sexe, les accouchements. Là, face à un corps qui va disparaître, elle essaye à travers la carnation de capter autre chose, comme si le corps s'était évadé de lui-même, mais où l'âme demeure. Il y a une très belle humanité dans cette œuvre, qui montre aussi la multiplicité des sentiments qui l'assaillent, elle. Ce n'est pas une exposition sur l'anatomie dans l'art contemporain, mais sur les états intermédiaires du corps.

Les corps de Marlene Dumas s'éloignent aussi de la description...

Oui, on sent qu'elle observe mais que, tout à coup, les flux du corps se mélangent à ceux de la peinture, dans une sorte d'improvisation, une façon de se laisser emporter par ce que la couleur vient lui dicter, surtout dans les chairs où elle joue des différentes teintes d'incarnat. Ce sont des corps, mais qui représentent moins une personne que quelque chose d'immatériel ou de collectif, moins quelque chose que l'humain dans son ensemble. On retrouve la même sensation dans les tableaux de Lynette Yiadom-Boakye, qui invente des personnages : à travers un corps, il y a une collectivité. Ou dans les sculptures pourtant hyperréalistes de Duane Hanson : il y en a deux, l'une, son autoportrait en artiste blasé, qui semble se demander ce qu'on peut bien créer dans un monde en plein bouleversement, et le *Housepainter I*, un peintre en bâtiment qui, contrairement à ce qu'on pourrait penser, n'est pas le modelage d'une personne en particulier mais de plusieurs, qu'il recompose.

Est-ce qu'on peut rapprocher cette démarche de celle

de Zeuxis qui, dans l'Antiquité, aurait peint Hélène à partir non pas d'un modèle vivant mais de cinq ?

C'est vraiment ça, la question du collectif est majeure dans l'exposition, mais aussi celle du tactile, comme chez Claude Cahun où les mains se superposent, se touchent... Représenter le corps, c'est représenter l'humanité qui sous-tend l'acte artistique. On est dans le même cas avec *Beauty Examined*, de Kerry James Marshall, qui s'inspire du personnage réel de la « Vénus hottentote », Saartjie Baartman, réduite en esclavage, prostituée, exposée comme un animal de cirque et, après sa mort, disséquée par Cuvier qui en tirera des conclusions racistes. Donc, c'est une femme, mais aussi toutes les femmes noires. Marshall lui redonne une sépulture tout en lui faisant traverser l'histoire de l'art, depuis le *Christ mort* de Mantegna jusqu'à *La Leçon d'anatomie du docteur Tulp* de Rembrandt. Il la réinscrit aussi dans quelque chose de l'ordre du sacré en représentant dans la partie supérieure des saints, noirs, avec leur auréole. Il s'agit de lui redonner une âme.

La musique est très présente dans l'exposition. La danse aussi...

Oui, et on peut même télécharger une bande-son, d'une durée d'environ deux heures, qui a été conçue par Vincent Bessières. On lui doit notamment l'exposition « Basquiat Soundtracks », à la Philharmonie de Paris [en 2023]. Qu'on entende ou non la musique dans l'exposition, je tenais à ce qu'elle soit présente. Interiorisée, parfois, mais présente comme elle l'a été en permanence pour ces artistes afro-américains, nombreux dans cette exposition. Mais la musique peut être aussi silencieuse, comme dans cette œuvre de Robin Rhode où il lapide puis lynche un piano. Pour la danse, nous avons notamment le film de Cecilia Bengolea, artiste et chorégraphe, présenté dans l'auditorium. Il est intitulé *Lightning Dance* et a été tourné durant un orage suivi d'inondations en Jamaïque. C'est notre « motto », que nous avons emprunté à Sénèque [la citation est sans doute apocryphe] : « La vie, ce n'est pas d'attendre que les orages passent, c'est d'apprendre comment danser sous la pluie. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR HARRY BELLET

DES AFFINITÉS MUSICALES À VOIR ET À ENTENDRE

La Bourse de commerce se fait la caisse de résonance des sonorités qui nourrissent le travail des artistes

Chaque saison son grand mix et ses « proximités affectives ». A l'occasion de l'exposition « Corps et âmes » vont se succéder, dans les espaces de la Bourse de commerce, un DJ set de funk et disco de Theo Parrish, musicien historique de Detroit, une pièce expérimentale de 1984 en hommage au peintre Philip Guston par le compositeur Morton Feldman, ou encore un chœur congolais venu chanter du gospel dans la rotonde, en écho direct avec une des vidéos d'Arthur Jafa exposées au cœur des lieux.

Si le milieu de l'art ignore beaucoup la musique, il n'en va pas de même pour ces deux-là : Emma Lavigne, qui dirige la programmation artistique de la Collection Pinault, mélomane à l'approche sensorielle de l'art et instigatrice de nombreuses expositions sur la musique du temps qu'elle était conservatrice à la Philharmonie de Paris, et Cyrus Goberville, recruté dès l'ouverture de la Bourse de

commerce, en 2021, pour s'y occuper de la programmation musicale, lui qui, à 20 ans, avait fondé un petit label de musique. Car, plus qu'ailleurs dans Paris, ce lieu muséal associe la musique aux expositions. « C'est un choix édicté par le fait que la Bourse de commerce est arrivée tardivement dans l'écosystème parisien, or il restait de la place dans la musique, explique Cyrus Goberville. Il s'avère que les espaces sont adaptés à la musique, avec la petite scène de l'auditorium, le foyer dans l'espace adjacent, qui permet de faire des fêtes, et la possibilité de faire des concerts au centre de la rotonde. »

Le principe de sa programmation est aussi d'essayer, puisque c'est un lieu consacré à l'art, de se rapprocher de formes conceptuelles ou expérimentales qu'on ne voit pas dans d'autres salles de concerts à Paris, et aussi de se nourrir de la musique dont se nourrissent eux-mêmes les artistes de la collection. Et au vu du succès des concerts, qui font

systématiquement le plein, il y a un vrai engouement, avec un public plutôt jeune, parisien comme étranger : « Il y a une attente, une communauté, c'est comme un club, un rendez-vous », souligne Emma Lavigne.

« Un univers paradoxal »

Côté exposition, au sein de « Corps et âmes », la musique se voit, se ressent et se pense, mais ne s'entend pas, hormis dans deux cabinets sonores, qui permettent d'écouter et de télécharger la bande-son de l'exposition, élaborée par le commissaire d'exposition et spécialiste de la musique Vincent Bessières. Avec une playlist de deux heures en écho aux œuvres, de Billie Holiday – qu'évoquent la *Nana noire* de Niki de Saint Phalle, hantée par la chanteuse, et les peintures de Kara Walker – à Sun Ra et Miles Davis, en résonance avec les photographies d'Irving Penn, ou encore Archie Shepp, avec un portrait de Malcolm X par Richard Avedon.

Arthur Jafa, qui mélange, rassemble et compose à travers des images et des sons fragmentés, semble faire à lui seul figure de caisse de résonance de toutes les voix contenues dans l'exposition, et ce, jusque dans la programmation, avec notamment un hommage à Arthur Russell, artisan du disco du Paradise Garage, boîte de nuit du New York de la fin des années 1970, où les minorités gay et noire se croisaient dans une effervescence à laquelle le vidéaste voue un culte. Ou un autre à Maryanne Amacher, compositrice américaine de musique expérimentale qui jouait sur la fréquence audible, dont Jafa était fan, tout comme Anne Imhof, plasticienne également exposée. « Elle fait partie de ces artistes inconnus qui sont des artistes pour artistes, très écoutés par les artistes eux-mêmes », souligne le programmeur.

Cyrus Goberville a fait sien le principe de collage par « proximités affectives » de Jafa, en rassemblant des musiques qui ne sont habituellement pas écoutées aux

mêmes endroits, du reggae au hard rock. « Si tu viens souvent dans cette salle, quelque chose s'y joue, tu perds tes repères et ça construit un univers paradoxal qui forme une signature. Je fais confiance au goût des artistes, qui écoutent souvent beaucoup de musique, seuls dans leur atelier. Des références obscures reviennent dans les discussions, c'est un vrai vivier ! »

Tandis que le dialogue entre l'exposition, dont l'accrochage est conçu par Emma Lavigne, et la programmation musicale est particulièrement organique cette saison, les visiteurs auront également l'occasion de découvrir les cartes blanches au peintre Pol Taburet, tourné vers la scène rap francilienne, et à la jeune DJ parisienne Crystallmess, qui va programmer de la musique de Memphis, haut lieu du rap américain. Avec un constant va-et-vient esquissant la question : où s'arrête l'exposition, où commence la musique ? ■

EMMANUELLE JARDONNET

DES CORPS NOIRS TRÈS POLITIQUES

Avec, notamment, David Hammons et Arthur Jafa, « Corps et âmes » participe au renouveau des regards portés sur les œuvres d'artistes nés en Afrique ou afro-descendants

A l'ouverture de la Bourse de commerce, en 2021, une exposition monographique était consacrée à l'artiste afro-américain David Hammons, dont on sait depuis longtemps quelle prédilection a pour lui François Pinault, l'un de ses plus constants collectionneurs. Compatriote de Hammons, le peintre Kerry James Marshall occupait aussi une place importante dans l'accrochage inaugural. Aujourd'hui, les deux sont à nouveau réunis dans « Corps et âmes », mais la présence des artistes africains et afro-américains y est si considérablement renforcée que l'exposition se définit et se comprend en grande partie par rapport à eux.

Parmi les artistes vivants ici rassemblés sont nés en Afrique: la photographe queer sud-africaine Zanele Muholi, le peintre ghanéen Gideon Appah et l'assemblagiste conceptuel béninois Georges Adéagbo. Née au Zimbabwe, la peintre Kudzanai-Violet Hwami vit à Londres, de

n'étaient pas seuls en scène. Mais l'Afrique y était plus évoquée qu'explorée, en dépit des missions préparatoires accomplies par André Magnin. En 2005, seize ans plus tard, le Centre Pompidou accueillait l'exposition itinérante « Africa Remix », panorama des arts du continent, et, depuis lors, n'était plus revenu sur ce terrain. Dans quelques jours, enfin, il s'y intéresse à nouveau, juste avant sa fermeture pour travaux, pour l'exposition « Paris noir » (du 19 mars au 30 juin 2025).

Dans le même temps, les principales manifestations, côté institutions publiques, ont eu lieu au Musée du quai Branly – « Le Siècle du jazz » en 2009, « The Color Line » en 2016, etc. ; au Musée Picasso – la rétrospective Faith Ringgold en 2023 ; ou à la Maison européenne de la photographie – Samuel Fosso, né au Cameroun, en 2021, puis Zanele Muholi en 2023. Du côté des lieux privés, la liste est plus longue. La Fondation Cartier a été pionnière en exposant les photographes maliens Seydou Keita, dès 1995, puis Malick Sidibé, en 2017. Entre-temps, il y avait eu, en 1995 encore, le sculpteur de villes imaginaires Bodys Isek Kingelez et le peintre Chéri Samba en 2004, tous deux congolais, sans compter plusieurs expositions collectives. La Fondation Vuitton s'y est mise à son tour avec « Art/Afrique, le nouvel atelier », en 2017, qui occupait tout son vaste bâtiment. Et donc la Collection Pinault, depuis 2021. Ce sont ainsi trois émanations culturelles du capitalisme du luxe qui ont largement contribué à défendre à Paris la création vivante issue d'Afrique. On ne sait ce qu'il faut en conclure.

Travail de représentation

Ce mouvement est inséparable d'un autre, apparu dans les dernières années du XX^e siècle, dans les universités et dans les musées, aux Etats-Unis d'abord, en Amérique latine et en Europe peu après. S'y est engagée la réécriture de l'histoire des arts – littérature, musique, arts visuels, etc. – en y intégrant celles et ceux qui, parce que d'ascendance africaine et, souvent, descendants d'esclaves, avaient été négligés ou méprisés. Par exemple, côté peinture, Jacob Lawrence, Robert Colescott et les artistes qui poursuivent le travail de représentation du passé et du présent des

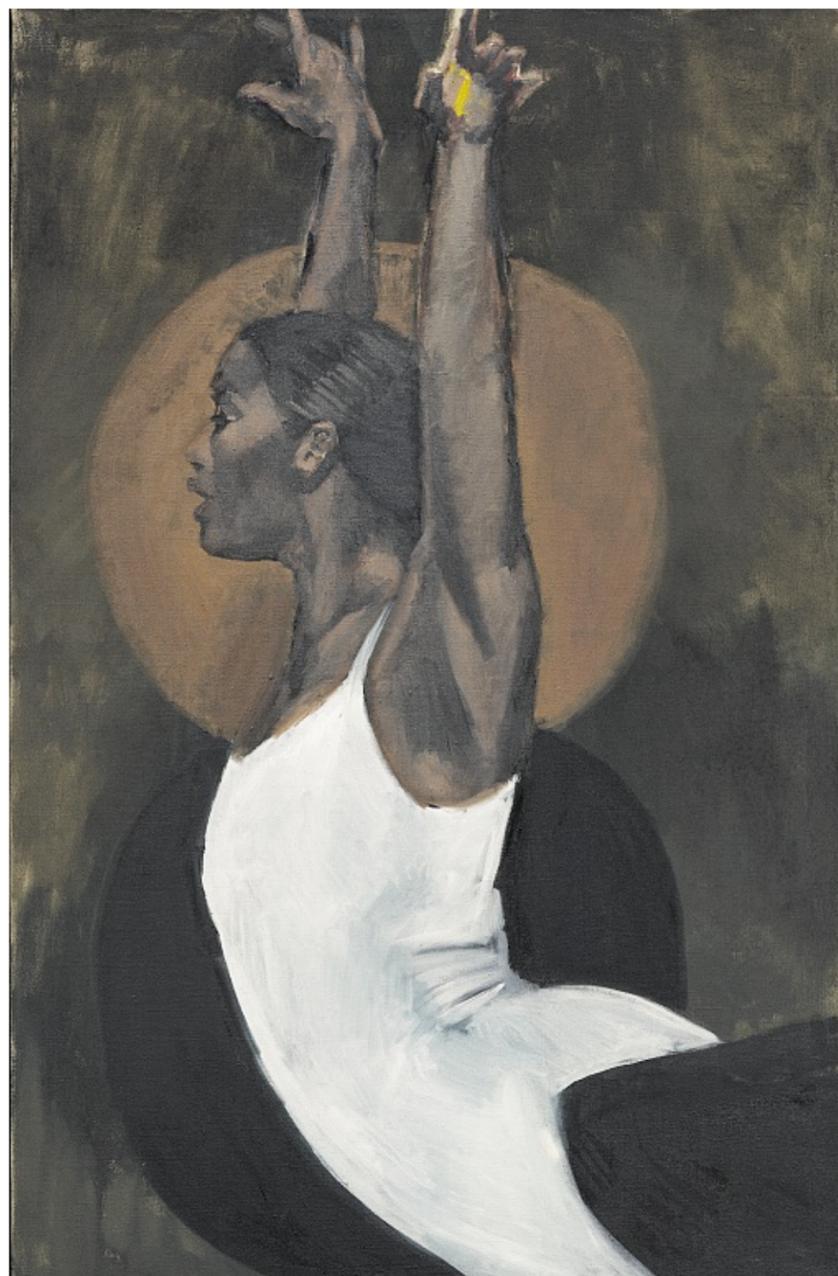
populations noires aux Etats-Unis. Cette évolution a accéléré l'apparition, dans les biennales occidentales (à Venise ou à Lyon), dans les foires (Bâle, Miami ou Paris) et dans les musées, d'artistes désormais internationalement reconnus, tels Seyni Awa Camara et Romuald Hazoumè, quoiqu'ils ne figurent pas dans l'exposition « Corps et âmes ».

Dans cette dernière, les références à cette révolution des regards et des idées sont clairement affirmées et la volonté d'y participer revendiquée. « *Le parcours de l'exposition s'arrime aux luttes des années 1960 aux Etats-Unis, marquées par l'urgence des mouvements pour les droits civiques, féministes et antimilitaristes, et laisse sourdre la colère du monde d'aujourd'hui et les menaces qui continuent à peser sur l'intégrité des individus* », écrit ainsi Emma Lavigne dans le catalogue. La directrice générale de la Collection Pinault rappelle ce que fut cette période, de l'assassinat de John Kennedy à celui de Martin Luther King,

celle des émeutes raciales à Chicago et à Los Angeles – et que ni le Ku Klux Klan ni la ségrégation n'avaient disparu. Or, comme chacun sait, depuis quelque temps, la situation ne cesse de se dégrader aux Etats-Unis et en Europe, les partis politiques qui promettent de chasser les migrants accroissant leur influence à chaque élection. Regardée sous cet angle, l'exposition a donc quelque chose d'une protestation qui n'est pas restreinte au seul champ de l'art. Aujourd'hui, défendre des artistes tels que Hammons ou Jafa relève autant du politique que de l'esthétique.

Au public qui ne se rend pas dans les biennales et les foires d'art contemporain, c'est-à-dire à l'immense majorité, l'exposition « Corps et âmes » donne ainsi à découvrir une anthologie – incomplète, comme toute anthologie, mais dense et variée – d'artistes qui, pour beaucoup, n'ont été jusqu'ici que peu ou pas montrés en France. ■

PHILIPPE DAGEN



« Light of the Lit Wick » (2017), de Lynette Yiadom-Boakye. LYNETTE YIADOM-BOAKYE/CORVIER-MORA/JACK SHAINMAN

L'EXPOSITION A QUELQUE CHOSE D'UNE PROTESTATION QUI NE SE RESTREINT PAS AU SEUL CHAMP DE L'ART

même que, peintre elle aussi, Lynette Yiadom-Boakye, née au Royaume-Uni d'une famille d'origine ghanéenne. Senga Nengudi, Deana Lawson, Kara Walker, LaToya Ruby Frazier, Lorna Simpson, Arthur Jafa sont afro-américains, comme Terry Adkins (1953-2014). Quant au peintre brésilien Antonio Oba, l'héritage de l'Afrique résonne dans son œuvre.

On ne devrait pas avoir à signaler ces données biographiques et géographiques. Mais il le faut, puisque les expositions qui se sont intéressées à l'art contemporain africain et afro-américain ont longtemps été peu nombreuses à Paris. Le Centre Pompidou aime à rappeler l'exposition « Magiciens de la terre », qui eut lieu en 1989, parce que, pour la première fois, les artistes occidentaux

LES PORTRAITS COSMIQUES DE DEANA LAWSON

La photographe américaine fait poser des inconnus dans des images mêlant documentaire et mise en scène

Les portraits de l'Américaine Deana Lawson tissent des histoires contradictoires qui nous poussent à nous interroger. Son portrait de Daenare, une femme vivant dans une favela de Salvador, au Brésil, allongée nue sur un escalier sous un tableau de fleurs, pourrait évoquer par sa pose alanguie certains tableaux de l'histoire de la peinture, comme *La Grande Odalisque* (1814), d'Ingres. Sauf qu'ici le modèle a la peau noire, elle est enceinte et elle porte, discrètement accroché à la cheville, un bracelet électronique. Difficile de ne pas voir, derrière le portrait de cette beauté, une allusion à la proportion de personnes noires incarcérées aux Etats-Unis et dans le monde. « *J'aime quand la vie interfère de façon imprévue dans les images* », raconte la photographe

jointe au téléphone: elle a rencontré la jeune femme par hasard et ne savait pas, avant la séance de pose, qu'elle portait ce dispositif.

En mêlant documentaire et mise en scène, les photographies de Deana Lawson offrent souvent un abord déroutant et ambigu. Depuis ses débuts, l'artiste de 46 ans, née à Rochester, dans l'Etat de New York, photographie des personnes noires, aux Etats-Unis mais aussi dans d'autres pays, dans des grands formats pris à la chambre argentique, en incluant des détails soigneusement étudiés et des poses qu'elle met au point avec ses modèles. « *Le degré de mise en scène dépend totalement de la personne, du lieu, de la situation*, précise-t-elle. *Beaucoup de mes images sont faites sans intervention*. » Elle tire parti des intérieurs modestes, des décors

surchargés ou de la télécommande qui traîne, des tapis à fleurs et des coussins, des habits et des bijoux pour créer des images complexes et intimes où les sujets occupent fièrement l'espace.

« Je sens une étincelle »

La genèse de son travail, dit-elle, est sans doute à chercher dans la dizaine d'albums qu'a constitués sa mère au fil des ans et qui rassemblaient les photographies faites par son père lors des rassemblements familiaux. « *J'ai toujours voulu revenir à ces albums. Et sans doute parce que j'ai grandi dans une très grande famille, d'origine ouvrière et populaire, je suis attirée par les endroits qui ont une culture similaire, un style de vie, une nourriture qui ne sont pas ceux des grandes zones urbaines cosmopolites*, dit-elle. *Je m'intéresse à la*

façon dont on peut exister hors des normes de la culture dominante, dans des cultures plus locales. »

Une remarque qui vaut aussi pour la façon dont elle met en scène la nudité: les corps qu'elle montre sont divers, tatoués ou marqués, loin des canons de la publicité ou de la mode. « *Par le passé, la photographie a pu être utilisée pour faire du mal aux gens de certaines cultures, elle a perpétué les stéréotypes, et je m'inscris contre ça. Je vois la nudité comme un pouvoir érotique. Je travaille comme une peintre, pour moi le corps est beau, il donne accès à un autre versant d'un individu.* » Elle aime aussi la « *vulnérabilité* » qu'offre le corps humain nu. « *Plein de nus traditionnels sont beaux, mais ne cherchent pas à établir une connexion profonde avec la personne* », regrette-t-elle.

Deana Lawson choisit toujours ses modèles à l'instinct, et interrompt parfois des inconnus qu'elle croise dans la rue. « *C'est ineffable... Je sens une étincelle. Il y a des gens qui me fascinent, qui me donnent envie de faire quelque chose avec eux sur le plan artistique. Mais ça ne marche pas toujours, parfois j'échoue à faire passer cette étincelle dans mes images.* »

Souvent, ses sujets vous regardent droit dans les yeux: un père endimanché qui pose en compagnie de son fils torse nu, un jeune homme couvert de tatouages qui tend sa médaille à l'objectif... « *J'étudie ce que ça veut dire de regarder et d'être regardé*, explique la photographe. *Ce regard direct, ce n'est pas forcément une confrontation, c'est plutôt de l'ordre de l'affirmation de soi, de la rencontre en face à face.* »

A la Bourse de commerce, plusieurs de ses images incluent des éléments liés à des croyances, des rituels, ouvrant sur une dimension spirituelle qui est centrale dans son œuvre. L'exposition donne aussi à voir des cristaux, un hologramme et une vue d'une centrale solaire dont les centaines de petits miroirs alignés vers l'astre l'ont totalement subjuguée. Car la photographe cherche à atteindre, par ses images, bien plus que la surface des êtres. Elle aime lorsqu'un reflet de son flash introduit une présence surnaturelle, une « *gravité cosmique* » présente en chacun. « *Je mélange le quotidien et l'extraterrestre, le divin* », assure l'artiste, qui dit utiliser la photographie au sens propre: écrire avec la lumière. ■

CLAIRE GUILLOT